



**"J'ai changé d'avis:  
je chanterai à 40 ans"**

Malgré trois ans d'absence, Etienne Daho n'a pas changé. Sa conversation tourne toujours autour de deux sujets qui souvent se confondent: lui et la musique. Mais il a beau dire qu'il vient parler d'un projet annexe avec les Anglais de St. Etienne, il veut surtout prouver que tout va bien. Non seulement il n'est pas mort, contrairement à la rumeur, mais il va survivre artistiquement aux années 80. Daho est venu nous dire qu'il revient. De loin?

**A** A la sortie de chaque album, tu disais qu'il serait peut-être le dernier. Après "Paris ailleurs", as-tu éprouvé plus fortement cette impression?

**Etienne Daho** – Un fusible a sauté. Peut-être que je n'étais pas capable mentalement de faire face à un tel succès. J'ai accepté l'idée que mon amour de la musique n'était pas forcément conciliable avec ce métier. Physiquement, j'étais épuisé. A côté de mes disques, j'ai toujours participé à d'autres productions. Je ne me suis jamais arrêté en quinze ans et "Paris ailleurs" m'a demandé un effort supplémentaire pour prouver que je pouvais survivre aux années 80. Les ventes ont fini par dépasser 600.000 exemplaires mais après neuf mois de tournée.

**Q** Les options musicales de cette tournée ont suscité des critiques sévères. Ces réserves t'ont-elles perturbé?

**E.D.** – Non. Quand je suis sûr d'une chose, je la fais. Je ne rêve pas d'un parcours lisse et je ne crois pas que c'était une erreur. Depuis quelques années, on parle de la "dance" mais ce n'est pas parce que le mot est nouveau que ça vient de sortir. La musique de danse a toujours existé. Avant c'était la soul, le reggae, le disco. *Tombé pour la France* a été un des premiers 45 tours remixés pour les clubs. *Epaule Tatou*, *Week-end à Rome*, *Le Grand Sommeil* ont fait bouger. J'ai voulu fondre ces chansons dans une forme dansante moderne. Les nostalgiques se sont sentis trahis.

**Q** Cinq albums studio en 15 ans, ce n'est pas très impressionnant.

**E.D.** – C'est lent. Mais il y a les inédits, les duos, les trucs à l'étranger, soit une cinquantaine de titres. Déjà entre les deux premiers albums, j'avais mis trois ans. Puis, cela s'est emballé. C'était génial d'être Etienne Daho entre 1985 et 1989. Mais il a fallu ensuite respirer. Si je ne m'étais pas occupé de ma vie, j'aurais fini par sauter par la fenêtre. Me bousiller n'est pas dans mes projets. C'est arrivé, cela suffit.

**Q** Tu as souvent dit que tu ne pouvais supporter de réécouter tes albums anciens.

**E.D.** – C'est fini. Je suis réconcilié avec mes disques. Il y a bien sûr des morceaux ratés qui, déjà à l'époque, ne me plaisaient qu'à moitié. Je n'ai jamais eu de doute sur ce que je faisais, ni sur le chemin que je suivais. Par contre, il y a des titres qui vont rester: *Saudade*, *Heures indoues*, *Tombé pour la France*, *Week-end à Rome*. C'est important. Aujourd'hui j'admets aussi que mes chansons ne m'appartiennent plus. Le premier album était pour quelqu'un que j'aimais et les suivants sont aux gens qui ont vécu avec eux. Le public a des visages multiples. Certains me suivent



depuis le début. D'autres sont des touristes qui ont visité un disque et sont repartis. D'autres sont venus avec "Paris ailleurs" et n'aiment pas les anciens disques. Les échos du public te donnent l'impression de faire partie de l'histoire.

❑ Ce sentiment doit être d'autant plus étrange que tu avais eu l'imprudence d'annoncer que tu ne chanterais plus à 40 ans.

E.D. - J'ai changé d'avis. Mais c'est vrai que ça va vite. Quinze ans ont passé. Je n'en reviens pas. Mais j'ai retrouvé exactement la fraîcheur du début. Cela peut paraître absurde formulé ainsi: il y a le chanteur, que j'aime bien, mais Etienne, je vis avec. Je veux dire qu'il est sain qu'un mec fasse de tout cœur son métier de chanteur mais qu'il y ait aussi un mec qui rentre chez lui. Les deux ne sont pas forcément les mêmes. J'ai connu des perturbations sérieuses en croyant l'inverse.

❑ Ces problèmes de friction entre image publique et vérité privée, tu les évoquais déjà après "Pop Satori" ou "Pour Nos Vies Martiennes". Qu'est-ce qui a changé depuis 1988?

E.D. - J'ai suivi une thérapie. En sortant de la tournée internationale en 1993, il y a eu le live à l'Olympia et la sortie du 45 tours *Mon manège à moi*, qui a été mon plus grand succès. J'étais au bout de quelque chose. On m'avait toujours associé à l'idée de jeunesse. Une image d'Épinal des années 80 est cette pochette de "La Notte" signée Pierre et Gilles. Le pull marin, le perroquet sur l'épaule, cela a marqué. Je dis ça comme s'il ne s'agissait pas de moi. Le succès de "Paris ailleurs" n'a pas fait de tapage. On s'était habitué à moi. Tant mieux, le côté "chef de file" (de la nouvelle pop française), j'ai toujours trouvé ça ringard.

❑ Tu insistes tellement sur la réussite de "Paris ailleurs" qu'on devine qu'à sa sortie, tu as pris une gifle.

E.D. - C'est vrai. Il a cartonné immédiatement puis les ventes se sont arrêtées net! J'avais toujours dit que je me foutais du succès parce que j'en avais toujours eu. Honnêtement, j'ai eu peur, avant de comprendre que c'était normal. Le mouvement de mode était passé. Finalement, cet album s'est révélé ma meilleure vente. Franchement, c'était important pour moi parce qu'il y a un moment où tu te poses toutes les questions que les gens se sont posées pour toi quand tu n'avais aucun doute. Ces histoires d'âge, d'années 80, etc. Pendant la tournée, des gens sont quand même venus en disant "ce n'est pas possible, qu'est-ce que tu as fait?". J'avais rebimé leurs chansons. Ce doit être ma voix, le caractère intime de mes albums qui expliquent cette passion. Ce sont des



albums qu'on écoute en chambre.

❑ Depuis quelques mois, tu es à nouveau partout, avec Guetsch Patti, Brigitte Fontaine, Arnold Turnboust, Jacno, Sylvie Vartan, Dutronc et finalement sur ce maxi avec St. Etienne.

E.D. - C'est le résultat de tout ce travail souterrain pendant que j'étais moins visible. Sans être crédité, j'ai même fait des compilations, pour le plaisir, comme je me serais fait une cassette. En fait, je ne me suis arrêté que fin 1994. Je travaillais à un nouvel album qui est très avancé quand j'ai été détourné pour la bonne cause par St. Etienne. Travailler beaucoup avec des gens me fait perdre de ma substance. Je serais plus productif sans cela mais tout ça a fini par me donner très envie de faire mon album. J'ai des mélodies, belles et lentes. Il reste les textes à écrire. Comme je voudrais m'améliorer en tant que chanteur et auteur, je prends mon temps. C'est ma méthode: mettre longtemps à faire les choses très vite.

❑ Ce maxi "Resurrection" règle le compte à une rumeur. Tu as compris ce qui s'est passé?

E.D. - Cela circulait. J'étais mort ou au moins très malade, condamné. Si cela avait été vrai, imagine ce que j'aurais ressenti. Je suis en bonne santé mais j'ai trop d'amis qui n'ont pas cette chance pour aller démentir ma prétendue séropositivité. Cela équivaldrait à les exclure. Et si les textes sont ouvertement sexuels, c'est que je ne vois pas pourquoi je jouerais profil

**"Après la dernière tournée, un fusible a sauté. J'avais la sensation, affreuse, que le meilleur était derrière moi."**

bas. Je n'ai ni excuse ni bulletin de santé à communiquer mais je n'appelle pas à l'inconscience. Par exemple, je suis pour cette mesure qui voudrait que passe à la télé une publicité pour l'usage du préservatif avant un film porno. Dans tous ces films hétéro, tu ne vois pas une seule capote. Et le danger réel passe au-dessus de la tête d'un tas de gens. Un ami vient de se faire plomber comme ça, dans un cas de figure hétéro, par une fille très propre sur elle.

❑ Une nouvelle pochette avec Pierre et Gilles, les retrouvailles avec Jacno, producteur de ton premier disque, et avec Turnboust, le complice de l'épopée pop, tu te mets en règle avec ton passé?

E.D. - C'est vrai que tous les éléments du puzzle sont tombés en place. Je me suis retrouvé à Rennes dans la loge où j'ai commencé. J'ai revu les responsables des Transmusicales qui, les premiers, m'ont poussé à chanter. A un moment, la jeunesse, les couleurs, la pop, cela suffisait. *Tombé pour la France* est un bon titre mais j'ai fait mieux depuis. Mais il était tellement en phase avec une génération qu'on n'a pas arrêté de me le renvoyer à la gueule. J'ai voulu imposer une image forte d'adulte pour remettre les pendules à l'heure. Maintenant, je suis réconcilié avec mon passé. J'ai renoué avec l'idée de la joie, du plaisir, de l'assurance. Je les avais perdues. Auparavant, il n'y avait pas grand-chose dans ma vie pour contrebalancer le travail qui me servait de béquille. Ma vie amoureuse a toujours été importante mais chaotique. J'ai très très peu aimé. Cette pauvre expérience explique peut-être mes erreurs.

❑ Il est étonnant que tu aies craqué après "Paris ailleurs" où, dans des chansons comme dans les interviews, tu attirais l'attention sur l'ambiguïté des textes, parfois même anciens.

E.D. - Je n'ai jamais été grisé par le succès. Je vendais des disques, j'étais respecté par le monde du rock et de la variété, j'avais une bonne image. J'ai toujours su que je passais mon temps à me faire récupérer et j'ai appris à slalomer pour quelques moments de liberté. C'est cette tension entre ce que j'étais et ce qu'on voulait faire de moi qui m'a épuisé. J'ai appris qu'il fallait parfois décevoir. Je ne deviens plus fou si je ne suis pas occupé. Je m'aime un peu plus. Les choses de ma vie m'intéressent un peu plus. ■

**St. Etienne -  
Daho,  
"Resurrection",  
(Virgin).**

Jean-Luc Cambier